

Ciné-Bulles

Retour sur quelques titres récents : Recherche de la vérité

Catherine Ouellet-Cummings

Volume 25, numéro 3, été 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/33541ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet-Cummings, C. (2007). Retour sur quelques titres récents : Recherche de la vérité. *Ciné-Bulles*, 25(3), 58–60.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Recherche de la vérité

CATHERINE OUELLET-CUMMINGS

Il est assez difficile de commenter sur une base régulière la production documentaire tellement la diffusion du genre est aléatoire. Certains films connaissent une courte carrière en salle, mais la plupart doivent leur visibilité à quelques présences dans des festivals. Et même si la grande majorité trouvent leur financement grâce au soutien des chaînes de télévision, tous n'y ont pas forcément rendez-vous. Pourtant, le travail de ces artisans mérite qu'on s'y attarde. Nous revenons donc sur quelques titres québécois diffusés au cours de la dernière année.

Avec **Portrait de dame par un groupe**, Bashir Bensaddek tente de retracer la vie de la ballerine Milenka Niederlova. Pionnière de la danse au Québec, la vie de cette femme est marquée par la rigueur et le désir de se surpasser, alors qu'elle fait partie de la troupe des Grands Ballets canadiens comme première danseuse. Une seule ombre au tableau : un passé trouble en République Tchèque, un silence pesant menant à l'alcoolisme et qui entoure la ballerine d'un certain mystère. À la recherche de ce passé, le spectateur erre parmi des photographies de l'artiste en noir et blanc et les témoignages des gens qui l'ont côtoyée. Ainsi, le réalisateur voyage à rebours dans le but de cerner ce personnage complexe. En outre, en s'appuyant sur une narration truquée, il laisse la caméra à cette femme qui, enfin, prend la parole et s'immisce dans la vie de ses anciennes élèves et partenaires de danse.

Bashir Bensaddek qu'on connaît pour ses documentaires **L'Eau à la bouche** (2001) et **Les Enfants de la balle** (2006) livre ici le fruit de plusieurs années de recherche. Dans cette histoire qui n'est pas la sienne, le réalisateur orchestre les rencontres et les confidences pour mener au dévoilement du récit. La force du film réside dans les entrevues riches en détails et en anecdotes qui permettent au spectateur non initié d'entrer dans le monde de la danse classique et d'aller véritablement à la rencontre de Milenka Niederlova.

Avec **99 Cents Dreams**, réalisé par Jason Rodi (**The Eye of the Son**, 2003), la quête de l'autre est illustrée grâce à une esthétique exacerbée. Le cinéaste tourne ici la caméra vers huit personnages qui font état de leur plus grand rêve. Ainsi, le film devient le moteur de la réalisation de ces rêves de liberté, de célébrité, de pouvoir et de conquête du temps. Marqué par la recherche de la frontière entre le rêve et la réalité, le documentaire devient parfois vidéo d'art. Avec l'aide de plusieurs caméramans provenant de 12 pays, les images de divers endroits, du pôle Nord au pôle Sud, en passant par l'Inde, le Mexique et les États-Unis, se superposent et se juxtaposent, le tout grâce à un montage obnubilant. De fait, le travail sur le matériau filmique est mis à l'avant-plan, d'une part, par l'association d'images en prises de vues réelles de différents formats et d'autre part, celles de prises de vues tournées en



99 Cents Dreams de Jason Rodi



Migration amoureuse d'Annie St-Pierre

salle de montage alors que le spectateur est appelé à regarder les artistes travailler dans un étrange laboratoire.

En s'appropriant des éléments du documentaire traditionnel (les entrevues, par exemple), du cinéma-vérité, du *road movie* et de la vidéo d'art, **99 Cents Dreams** joue sur la frontière entre les genres et revisite les conventions filmiques. Il devient une docu-fiction, selon la définition même du réalisateur : tous les éléments du film sont vrais, l'assemblage qui en est tiré demeure la seule invention. Au bout du compte, à l'heure du phénomène YouTube, ce film se présente, même s'il ne demeure par moments qu'en surface, comme un contrepoint ironique à l'industrie du rêve bon marché.

Comme pour Jason Rodi, l'implication personnelle d'Annie St-Pierre est essentielle à la réussite de **Migration amoureuse**. En toute simplicité, elle prend la caméra et la pointe vers Marco Piccolo, son amoureux belge qui tente désespérément d'obtenir son statut de résident permanent au Québec et, éventuellement, sa citoyenneté canadienne. Le jeune couple devra s'armer de patience car, dans les dédales administratifs, leur relation se heurte aux compromis et à la distance entre Montréal et Bruxelles. Dans un style épuré, la réalisatrice parvient à montrer ses sentiments en filmant la majorité du film en caméra subjective. Du statut de réalisatrice, Annie St-Pierre passe donc également à celui de sujet et la perspective du film s'en trouve chamboulée tant le spectateur est proche des événements filmés. **Migration amoureuse** s'inscrit, finalement, dans la lignée du cinéma-vérité où une grande place est laissée aux perceptions qu'ont les personnages des situations qu'ils vivent. Sous des allures brouillonnes, ce second documentaire d'Annie St-Pierre (**Jean-Pierre Ronfard : sujet expérimental**, 2003) n'en demeure pas moins un film sincère.

Du côté de Diego Briceno-Orduz, le problème de l'immigration se pose autrement. Lui-même d'origine colombienne, il associe

sa caméra à la réalité de cinq immigrants latino-américains et réalise son troisième film documentaire, **Ballades de minuit**. Les gens filmés sont déjà Canadiens, c'est donc la réalité de l'adaptation à un nouveau milieu qu'il présente par le métier qu'ils pratiquent : l'entretien ménager commercial. Pourtant, il ne traite pas que des conditions de travail. En suivant ses personnages, le réalisateur entremêle des histoires plus grandes que nature, des témoignages poignants, des fragments de vie au Québec comme ailleurs. On assiste, en témoin impuissant, au récit de torture dont a été victime l'un des protagonistes, tout comme on partage les désirs de syndicalisation manifestés par la seule femme interviewée. **Ballades de minuit** jumelle des entrevues classiques à une caméra participative pour faire entrer le spectateur dans les différents récits. Les situations prises sur le vif donnent au film un aspect politiquement engagé. En offrant aux protagonistes la possibilité de se raconter et de réfléchir sur leur condition, Diego Briceno-Orduz permet également au spectateur de se questionner sur la réalité de l'autre et donne le désir d'aller à sa rencontre.

Désir également manifeste chez Hélène Magny et Pierre Mignault qui, en 2004, travaillent comme rédacteurs en chef régionaux pour Radio Okapi au Congo. Marqués par la force et la vitalité de cette radio libre, ils décident d'y consacrer un documentaire, **Ondes de choc**. Radio Okapi a été créée par la fondation suisse Hironnelle et par l'ONU. Elle se démarque par son désir d'aller au fond des choses et de donner à un peuple meurtri une certaine liberté d'expression. Souvent, les journalistes vont, au péril de leur vie, au cœur de l'action à la recherche de témoignages dans le but d'offrir aux Congolais un point de vue différent de celui imposé par les autorités sur leur réalité. C'est le cas, entre autres, de José Menga, un journaliste qui, à la suite de la diffusion d'un reportage sur des divisions qui régnaient au sein de la police de Kisangani, a vu sa vie menacée par la visite d'escadrons de la mort. Pour présenter la radio et témoigner de sa nécessité, Hélène



Ballades de minuit de Diego Briceno-Orduz



Ondes de choc d'Hélène Magny et Pierre Mignault – PHOTO : PIERRE MIGNAULT

Magny et Pierre Mignault ont choisi de faire un documentaire informatif où les statistiques voisinent les entrevues classiques dans un format télévisuel rassurant. Le fini léché des images témoigne, entre autres, de ce désir de faire un film à la construction limpide.

Si **Ondes de choc** s'apparente d'abord au reportage, il parvient néanmoins à s'en démarquer par l'implication des réalisateurs. En suivant trois journalistes radiophoniques, ils se placent aussi en situation de danger et témoignent du quotidien à Radio Okapi. Ainsi, ils doivent parfois recourir à l'image clandestine pour pouvoir montrer ce qu'ils veulent. Il y a donc un effet d'écho entre la démarche des journalistes de Radio Okapi voulant donner une voix aux Congolais et celle des réalisateurs désirant donner à la station de radio la possibilité de se faire connaître. En partageant la réalité des trois hommes, les réalisateurs, ayant eux-mêmes travaillé comme journalistes pour Radio-Canada, ajoutent leur propre point de vue et établissent une relation particulière avec les protagonistes.

Cinéaste de fiction et documentariste, Catherine Martin a réalisé **L'Esprit des lieux** (2006). Elle y suit le parcours du photographe Gabor Szilasi qui, en 1970, prenait la route de la région de Charlevoix pour capter un certain monde rural. Dans ce témoignage du temps qui passe, la cinéaste va à la rencontre des gens présents sur les photos et recueille les nombreux souvenirs qui refont surface. Ainsi, le film se présente comme un album photo séparé en différentes sections, une pour chaque village visité. L'effet est accentué par une caméra fixe reprenant le cadrage photographique, ce qui donne un aspect contemplatif. Catherine Martin se contente alors de regarder, sans juger, les gens qu'elle filme et

laisse les souvenirs venir à elle grâce à quelques questions pertinentes.

Plus qu'un film sur les changements du monde rural des 35 dernières années, **L'Esprit des lieux** suit les traces laissées par le temps et repère les signes du vieillissement à l'échelle humaine. Pour y parvenir, la réalisatrice rencontre des gens sensibles qui acceptent de revenir en arrière et de se donner généreusement à la caméra, créant ainsi un documentaire intimiste. En ce sens, certaines scènes sont directement tirées du quotidien des participants, comme le témoignage du boulanger qui raconte la façon dont il a débuté. De même, chaque entrevue se termine par une reprise de la photo de Gabor Szilasi. Regarder quatre hommes se faire photographier aux côtés d'une voiture, comme ils l'avaient fait en 1970, devient une preuve manifeste du passage du temps. D'autre part, l'idée de recréer le passé évoque **Pour la suite du monde**, ce film remarquable de Pierre Perrault et Michel Brault tourné à l'Île-aux-Coudres en 1963. Les cinéastes avaient alors invité les gens de l'endroit à renouer avec la chasse aux marsouins telle qu'elle se pratiquait deux générations plus tôt. Le film de Catherine Martin utilise le même procédé et livre un témoignage pertinent sur l'évolution du cinéma documentaire à travers les années.

En somme, ces six documentaires se démarquent par la générosité des personnes interviewées et par l'importante implication des différents réalisateurs. Sur le plan formel, par le choix des sujets et leur manière de les traiter, ils représentent des courants divers de la production actuelle au Québec. Cependant, une constante demeure : en cherchant la vérité, les rencontres sont toujours agréables. ■



L'Esprit des lieux de Catherine Martin